1

Beaux-Arts

– Traits, lignes, volumes ! Ce n'est pas un corps que vous dessinez, c'est un ensemble de formes géométriques, répète Ulrich, notre professeur de modèle vivant. La nature ne se comprend pas en détail mais en formes géométriques ! C'est l'approche des vacances qui vous fait tout oublier ? Carole ! Plisse les yeux ! Que vois-tu à présent ?

Je n'ose pas décevoir le bel Ulrich, alors je réponds à tout hasard :

– Je vois des formes géométriques… hum ! des carrés, des rectangles…

Je sors mon joker.

– Un losange ?

– Mais encore ? Il faut fermer les yeux pour mieux voir, c'est le paradoxe de l'art. Voilà, garde

bien les yeux mi-clos jusqu'à ce que tout devienne flou. Je veux que les détails disparaissent. Concentre-toi. Et efface-moi immédiatement cette chose, là, au milieu de la figure !

– La bouche ?

– Ce n'est pas une bouche, voyons ! Je voudrais que vous arrêtiez, tous, de raisonner de façon aussi prosaïque, dit Ulrich en élevant le ton afin que toute la salle puisse profiter de sa remarque.

Puis s'adressant à moi, plus bas :

– Alors, que vois-tu vraiment ?

Les yeux à demi fermés, j'observe Julie, notre modèle, qui pose nue devant nous, légèrement en appui sur un bras, assise sur un canapé défraîchi surélevé sur une estrade. À force de cligner des yeux, je vois la bouche de Julie se transformer en long triangle, un peu aplati…

Je clame :

– C'est un triangle, un triangle !

– Alors trace un triangle, conclut Ulrich. Dessine ce que tu vois et non ce que tu sais.

Assise juste à côté de moi, Céline me tend sa gomme mie de pain.

– Tu veux effacer ?

– Non, non, ça va aller.

– Comme tu veux, je la pose là si t'en as besoin.

– Merci.

Je fronce les yeux à nouveau. Ce n'est pas un corps nu qui pose face à nous, c'est un ensemble de lignes, de volumes, et je dois réussir coûte que coûte à en exprimer la vérité profonde. Un trait de fusain, un autre, je me lève brusquement et repousse mon tabouret. Le dessin nécessite un geste plus ample, plus maîtrisé. Un minimum de distance avec la grande feuille de papier suspendue par des pinces métalliques sur le chevalet.

Un nouveau coup de fusain à droite, à gauche, la jambe est plutôt là en fait, et le bras ici, pourquoi ai-je été tracer ce pied si haut ? Le dessin prend forme dans mon bras, dans ma tête. Directement avec la paume de la main, je rectifie, je souligne ; un monde surgit sous mes ébauches, le corps apparaît, les contours se précisent, s'enchaînent.

– N'oubliez pas les ombres et les lumières. Il est temps d'ajouter les ombres et les lumières, si ce n'est pas encore fait ! rappelle Ulrich.

Je croise le regard de Julie. Je dois être écarlate, concentrée que je suis sur cette feuille depuis une demi-heure. Je lui souris. Voilà deux ans que Julie pose nue pour nous, chaque mardi de dix-huit heures

à vingt heures, au cours de modèle vivant de l'école d'art municipale. Et à chaque nouvelle posture, c'est une nouvelle équation à résoudre, une énigme à démêler. Le prof lui fait alterner les poses courtes, debout, pendant une à cinq minutes, et celles plus longues, de dix à trente minutes : en tailleur, une ou deux jambes repliées, ou assise sur un tabouret, jambes croisées (très difficile à dessiner, les jambes croisées). Les positions allongées ne sont pas les plus évidentes pour nous, mais sont plus faciles à tenir pour Julie, et nous évitent d'entendre Ulrich nous reprendre : « Plus basse la jambe, plus basse », tandis qu'on n'ose pas protester que c'est cette traîtresse de Julie qui a sensiblement bougé sous les effets combinés de la fatigue et de la pesanteur. Sur le dos, le ventre, de côté, en appui sur un bras, sur l'autre, les variations sont infinies, d'autant qu'on peut déplacer son chevalet et s'installer là où l'on préfère, afin de dessiner Julie plutôt de dos, de face, ou de profil… Nous n'en finissons pas de découvrir de nouveaux angles de vue, de nouvelles perspectives.

– Ce serait bien si on avait aussi un modèle masculin, enfin, de temps en temps, me glisse Céline, comme si elle lisait dans mes pensées.

Ulrich, grandes lunettes carrées et blouse blanche

jusqu'aux mollets, toussote derrière nous et promène ses hautes moustaches entre nos chevalets. Ulrich est ukrainien. Il est arrivé en France il y a quelques années, espérant vivre de sa peinture. Les sujets d'Ulrich, ce sont surtout les mains. Des mains qui s'enlacent, se caressent, se tordent en surimpression, des dizaines de mains sur une même toile. Je ne sais pas s'il peignait déjà ce motif lorsqu'il était en Ukraine ou si, depuis son arrivée en France, il s'est spécialisé en mains, mais peut-être que pour lui les mains en disent plus long sur une personne qu'un visage. J'observe les mains d'Ulrich, maigres, noueuses, aux ongles courts, carrés, dont les creux sont blanchis par les divers passages de peinture et de térébenthine. Je suis sûre qu'elles respirent l'huile de lin et le tabac à rouler, qu'Ulrich tient dans la poche avant de sa blouse.

– C'est mieux, c'est mieux. Bon, ça fait presque trente minutes, on arrête là. Comment tu te sens, Julie ? Pas trop difficile, cette pose ?

– Ça va, ça va, sourit Julie en s'étirant de tout son long.

J'adore les mardis soir. J'aime me retrouver là, avec mon amie Céline, au milieu de cette salle carrée, aux hautes boiseries, qui respire le vernis et le